

LES LIVRES

ERNEST SEILLIÈRE : *Marcel Proust*, 1 vol. (Editions de la Nouvelle Revue Critique, « Essais critiques »). — RAMON FERNANDEZ : *André Gide*, 1 vol. (Editions R. A. Corréa).

~~La plupart des amis de Marcel Proust attendent avec impatience que l'on publie ses carnets de notes intimes, car sa *Correspondance générale*, dont il est paru déjà deux tomes, révèle plutôt l'homme public que l'homme privé; ou du moins elle est peu instructive sur l'âme profonde et les méthodes de travail de ce romancier qui ne se faisait pas, comme on sait, une idée simple de la sincérité ni une conception naïve de la stratégie littéraire... L'énorme bibliographie qui en quelques années s'est amassée autour de lui achève de brouiller son image. Pour être juste, il faut~~

M. Ramon Fernandez n'a pas toujours été un critique facile à lire, mais il faut désormais le considérer comme aussi bon écrivain que subtil analyste, car son ouvrage sur *André Gide* est parfait de point en point. Clair, ce qui ne gâte rien, abondant en formules heureuses et brillantes; je ne vois pas ce que la profondeur a perdu à s'allier à l'esprit.

La transition avec le sujet précédent est toute naturelle, car d'une part M. Gide offre l'image d'un écrivain pour qui la notion de vie a remplacé, trait pour trait, celle de la grâce. M. Ramon Fernandez, qui a visiblement lu M. Seillière (p. 34), fait d'ailleurs de ce concept une analyse très pertinente (pp. 220 *et seq.*). Et, d'autre part, les deux héros sont unis, comme on sait, par une infortune physiologique dont leurs deux œuvres ne sont que défense et illustration. A cet égard, tout un chapitre d'*André Gide* est d'une telle précision et d'une telle hardiesse que l'on n'a pas envie de laisser traîner le volume sur n'importe quelle table... Ce n'est pas sur un sujet si gênant, quoique si essentiel, que nous pourrions nous appesantir.

Qu'il suffise pourtant de savoir que le pessimisme proustien s'oppose à l'optimisme nietzschéen de M. Gide, et que Proust salue chez ses congénères le signe d'une prédestination saturnienne et funeste. tandis que son émule

est fort disposé à trouver que ce sont eux les normaux et les bien portants... Je laisse à décider quel est le propagandiste le plus funeste. Le second sans doute. Le naturisme de M. Gide, puisque naturisme il y a, m'a toujours semblé s'apparenter à celui de Diderot et de La Mettrie; il y a dans *le Rêve de d'Alembert* et dans *l'Art de jouir* tout ce qu'il faut pour écrire ensuite tel livre de M. Gide dont je ne veux pas citer le titre virgilien. D'habitude on ne lui cherche pas d'ancêtres dans notre dix-huitième siècle. M. Fernandez s'en est avisé cependant, et il faut l'en féliciter.

A propos de M. Gide comme de M. Romain Rolland, comme de quelques autres romantiques sans le savoir, la critique de la notion de liberté s'imposerait; or, elle est faite ici à merveille. Je ne sais si l'auteur de *l'Immoraliste* s'abuse sur la valeur exemplaire de son cas et de son œuvre, mais en fait il professe comme idée fondamentale que l'exaltation de l'individu fera le salut de celui-ci, et, ma foi, ne pourra que servir l'espèce. *Humanisation de l'homme* (p. 251), c'est bien vite dit. Je distingue mieux sa « déchristianisation », si tant est que l'assemblage paradoxal d'éthiques et de principes contraires ne soit pas le but suprême de M. Gide. Son commentateur, qui l'aime et l'admire, reconnaît en plusieurs endroits qu'il est impossible de réduire à l'unité cette pensée indocile et coquette. Au fond, la recherche de la spontanéité et de la sincérité absolues en éliminant le vouloir, la réflexion aussi bien que les contraintes extérieures, voilà l'essentiel de la doctrine. Il n'est pas difficile de voir comment cela rejoint le mysticisme passionnel. Le culte des cas bizarres, des personnalités fortes (« les extrêmes me touchent »), pourrait bien être hérité de Mérimée et de Stendhal, ces maîtres du « romantisme ». Ce que le culte de l'indépendance à tout prix a d'irréductiblement jeune (*éternel adolescent, éternel débutant*, dit M. R. Fernandez) explique l'attrait que M. Gide exerce sur les générations nouvelles.

Son critique passe en revue toute l'œuvre, avec un bon goût toujours sûr et toujours éveillé. On n'a jamais mieux parlé des *Nourritures terrestres* ni des *Faux monnayeurs*. Je voudrais pouvoir citer cent exemples de ces analyses puissantes et fines. Ne croyez pas du tout à une apologie perpétuelle. Il y a dans ce livre des observations sur l'art du roman et ses servitudes qui aboutissent à des jugements assez cruels. Il est vrai que rarement la critique a été mieux constituée en dignité : « Parmi les lecteurs hâtifs d'une œuvre, dit M. Fernandez, je rangerais volontiers l'auteur de cette œuvre. » Voilà condamné avec esprit le culte superstitieux du créateur, et en même temps utilisé à de bonnes fins le préjugé du génie inconscient, lequel était romantique.

ANDRÉ THÉRIÈRE.